# Exemple – Sujet de rédaction et texte littéraire à analyser

2. Analyser des textes littéraires

Le présent document reproduit l'exemple offert dans la capsule vidéo *Analyser des textes littéraires*, soit un sujet de rédaction tiré d'un cahier de l'épreuve uniforme de français (EUF) ainsi qu'un extrait du roman *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy, sur lequel porte le sujet.

**Au besoin, consultez cet exemple pendant le visionnement de la capsule *Analyser des textes littéraires*.**

**Sujet de rédaction**[1]

Peut-on dire que, dans l'extrait du roman *Ces enfants de ma vie* de Gabrielle Roy, la rentrée scolaire est une expérience positive?

1. Source : Cahier de l'EUF du 8 aout 2018.

**Extrait du roman *Ces enfants de ma vie***

En repassant, comme il m'arrive souvent, ces temps-ci, par mes années de jeune institutrice, dans une école de garçons, en ville, je revis, toujours aussi chargé d'émotion, le matin de la rentrée. J'avais la classe des tout-petits. C'était leur premier pas dans un monde inconnu. À la peur qu'ils en avaient tous plus ou moins, s'ajoutait, chez quelques-uns de mes petits immigrants, le désarroi, en y arrivant, de s'entendre parler dans une langue qui leur était étrangère.

Tôt, ce matin-là, me parvinrent des cris d'enfant que les hauts plafonds et les murs résonnants amplifiaient. J'allai sur le seuil de ma classe. Du fond du corridor s'en venait à l'allure d'un navire une forte femme traînant par la main un petit garçon hurlant. Tout minuscule auprès d'elle, il parvenait néanmoins par moments à s'arc-bouter et, en tirant de toutes ses forces, à freiner un peu leur avance. Elle, alors, l'empoignait plus solidement, le soulevait de terre et l'emportait un bon coup encore. Et elle riait de le voir malgré tout si difficile à manœuvrer. Ils arrivèrent à l'entrée de ma classe où je les attendais en m'efforçant d'avoir l'air sereine.

La mère, dans un lourd accent flamand, me présenta son fils, Roger Verhaegen, cinq ans et demi, bon petit garçon très doux, très docile, quand il le voulait bien — hein Roger! — cependant que, d'une secousse, elle tâchait de le faire taire. J'avais déjà quelque expérience des mères, des enfants, et me demandai si celle-ci, forte comme elle pouvait en avoir l'air, n'en était pas moins du genre à se décharger sur les autres de son manque d'autorité, ayant sans doute tous les jours menacé : « Attends, toi, d'aller à l'école, pour te faire dompter. »

[...]

Après, je fus entourée tout à coup de plusieurs mères et d'autant d'enfants. L'un d'eux n'arrêtait pas de geindre à petits cris rentrés. La morne plainte atteignit Roger, moins consolé que je ne l'avais cru. Il repartit à sangloter en accompagnement de l'enfant inconnu. D'autres qui avaient été paisibles jusque-là se joignirent à eux. C'est dans cette désolation que je devais procéder à l'inscription. Et d'autres enfants encore arrivaient qui, se découvrant dans un lieu de larmes, se mettaient à chigner.

[...]

Un peu plus tard, trente-cinq enfants inscrits et à peu près tranquillisés, je commençais à respirer, je me prenais à espérer la fin du cauchemar, pensant : maintenant j'ai dépassé le plus noir. Je voyais de petits visages sur lesquels j'étais encore en peine de mettre un nom m'adresser un premier sourire furtif ou, en passant, une caresse du regard. Je me disais : nous allons vers l'amitié... lorsque, soudain, du corridor, nous parvint un autre cri de douleur. Ma classe que j'avais crue gagnée à la confiance frémit en entier, lèvres tremblantes, regards fixés sur le seuil. Alors parut un jeune père auquel était accroché un petit garçon, son image si vivante, aux mêmes yeux sombres et désolés, à l'air souffreteux, qu'on aurait pu avoir envie de sourire si ces deux-là n'eussent exprimé, l'un autant que l'autre, la douleur de la séparation.

Le petit, cramponné à son père, levait vers lui un visage inondé de larmes. Dans leur langue italienne, il le suppliait, à ce qu'il me parut, de ne pas l'abandonner, par la grâce du ciel de ne pas l'abandonner!

Presque aussi bouleversé, le père s'efforçait de rassurer son petit garçon. Il lui passait la main dans les cheveux, sur les joues, lui essuyait les yeux, le câlinait, le berçait de mots tendres maintes et maintes fois répétés qui semblaient signifier : Tout ira bien... Tu verras... C'est ici une bonne école... « Benito... Benito... » insistait-il. Mais l'enfant lançait toujours son appel désespéré : « La casa! la casa! »

[...]

J'allai à leur rencontre avec le plus large sourire possible. À mon approche l'enfant cria de frayeur et se cramponna encore plus fortement à son père à qui il communiqua son tremblement. Je vis que celui-ci n'allait pas m'être d'un grand secours. Au contraire, par ses caresses, ses mots doux, il n'aboutissait qu'à entretenir chez l'enfant l'espoir qu'il le ferait fléchir.

Et, de fait, le père se mit à plaider avec moi. Puisque le petit était si malheureux, ne valait-il pas mieux pour cette fois le ramener à la maison, quitte à essayer encore cet après-midi ou le lendemain, alors qu'il aurait eu le temps de bien expliquer à l'enfant ce qu'était l'école?

Je les vis suspendus à ma décision, et pris mon courage à deux mains : « Non, quand il faut couper la branche, rien ne donne d'attendre. »

Le père abaissa tristement les yeux, obligé de me donner raison. Il s'efforça de m'aider un peu. Même à deux nous eûmes beaucoup de peine à détacher l'enfant, desserrions-nous une main qu'aussitôt elle nous échappait pour s'agripper de nouveau aux vêtements du père. Le curieux était que tout en s'accrochant à son père, il lui en voulait de s'être mis de mon côté et le traitait à travers ses larmes et ses hoquets de sans-cœur et de vaurien.

Enfin le père fut libre un instant pendant que je retenais le petit garçon de peine et de misère. Je lui fis signe de partir au plus vite. Il franchit le seuil. Je fermai la porte derrière lui. Il la rouvrit d'un doigt pour me désigner le petit du regard en disant :

– C'est Vincento!

[...]

Vincento, son sort entre ses seules mains, parut désespérément chercher un plan d'attaque, une stratégie, puis, comme s'il n'y avait vraiment rien devant lui, il poussa un terrible soupir, son courage l'abandonna, il rendit les armes. Il ne fut plus qu'une petite créature brisée sans soutien ni ami dans un monde étranger. Il courut se blottir par terre dans un coin, la tête enfouie dans ses mains, enroulé sur lui-même et gémissant comme un petit chien perdu.

[…]

Il était grand temps de faire diversion. J'ouvris une boîte de craies de couleur et en fis la distribution, invitant les enfants à venir au tableau y dessiner chacun sa maison. Ceux qui d'abord ne saisirent pas le sens de mes paroles, comprirent dès qu'ils eurent vu de leurs compagnons en train d'esquisser des carrés munis de trous pour indiquer portes et fenêtres. Allègrement ils se mirent à en faire autant et, selon leur conception égalitaire au possible, il parut que tous habitaient à peu près la même maison.

Je dressai en haut du tableau un bâtiment qui était ni plus ni moins que les maisons mises bout à bout et les unes au-dessus des autres. Les enfants reconnurent leur école et se prirent à rire dans leur contentement de se situer. Je traçai maintenant un chemin descendant de l'école vers le bas où étaient les maisons. Mon gai petit élève eut le premier l'idée de se représenter sur cette route par un bâton surmonté d'un rond où les yeux étaient placés sur les côtés de la tête comme souvent chez les insectes. Alors tous voulurent être sur cette route. Elle se couvrit de petits bonshommes s'en allant à l'école ou en revenant.

J'écrivis le nom de chacun dans un ballon au-dessus des images. Ma classe en fut enchantée. Quelques-uns se plurent à ajouter à leur personnage quelque détail qui le distinguerait des autres. Roger, qui était arrivé en chapeau de paille de fermier, travailla bien fort à coiffer le bâton qui le représentait. Cela fournit le curieux spectacle d'une énorme boule se mouvant sur de petits bouts de jambe. Roger se prit à rire aussi fort qu'il avait pleuré. Une sorte de bonheur commençait à habiter ma classe.

Je jetai un coup d'œil sur Vincento. Ses gémissements s'espaçaient. Sans se hasarder à découvrir son visage, il tâchait entre ses doigts écartés de suivre ce qui se passait et qui apparemment l'étonnait beaucoup. Surpris à un moment d'entendre rire, il s'oublia à laisser retomber une de ses mains. Dans un fin regard il découvrit que tous sauf lui avaient leur maison et leur nom au tableau. Sur son petit visage gonflé et rougi par les larmes, se peignit, au milieu de la détresse, le désir d'y être lui aussi représenté.

Je m'avançai vers lui, un bâton de craie à la main, me faisant toute conciliante.

– Viens donc, Vincento, dessiner la maison où tu habites avec ton papa et ta maman.

Ses troublants yeux de braise aux longs cils soyeux me regardèrent en face. Je ne savais que penser de leur expression, ni hostile ni confiante. J'avançai encore d'un pas. Soudain, il se souleva et, en équilibre sur un pied, détendit l'autre comme sous la poussée d'un ressort. Il m'atteignit en pleine jambe de la pointe de sa bottine ferrée. Cette fois, je ne pus réprimer une grimace. Vincento en eut l'air ravi. Quoique le dos au mur et accroupi, il faisait front, me donnant à entendre que de lui à moi ce ne pouvait être qu'œil pour œil, dent pour dent. [...] Plus qu'une peine d'âme, la rancune semblait maintenant le tenir.

Source : Gabrielle ROY, *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Les Éditions du Boréal, coll. Boréal compact, 2013, pages 9-15. © Fonds Gabrielle Roy